

Maître Amar Bentoumi nous écrit

Suite à l'article intitulé «Pour une rupture des relations diplomatiques avec les USA», publié dans notre édition du 7 août 2006, nous avons reçu les précisions suivantes de **Amar Bentoumi** :

«Le titre de l'article ne correspond pas à ce qui a été proposé, à savoir le rappel des ambassadeurs ne signifiant pas rupture des relations diplomatiques. Cette mesure, si elle est prise par tous les pays arabes et musulmans a pour but de faire prendre conscience au peuple américain de la mauvaise image et parfois des sentiments d'hostilité suscités contre son pays dans 57 pays par le soutien inconditionnel et aveugle de l'administration à Israël et ses crimes de guerre et contre l'humanité. Par ailleurs, dire «que les avocats algériens n'osent pas critiquer la position algérienne est faux car d'une part la formule «la moins mauvaise» est significative puisqu'elle est néanmoins mauvaise.

D'autre part, lors des dernières élections présidentielles, avec d'autres avocats et anciens bâtonniers, nous avons critiqué sur la plan juridique et politique la gestion du président Bouteflika et avons défendu Ali Benflis devant les juridictions administratives contre les fameux «redresseurs», et soutenu publiquement sa candidature.

Personnellement, pour mémoire, je vous signale que j'ai été mis en résidence surveillée à Adrar par Ben Bella et que j'ai fait l'objet d'une interdiction de sortie du territoire en 1976 par Boumediène.

Avec nos confrères, nous ne donnons pas de leçons mais nous refusons d'en recevoir sur un certain plan !»

A. Bentoumi

ILS SE SONT REUNIS A EL HAMMA

Les intellectuels algériens demandent à sortir dans la rue

Ecrivains, poètes, hommes et femmes politiques, représentants de la diplomatie arabe en Algérie, journalistes, artistes, tous se sont réunis hier à la bibliothèque d'El Hamma, pour dire non à ce qui se passe au Liban. La communauté intellectuelle en Algérie s'est élevée, une fois de plus, pour crier son désarroi, sa détresse et son impuissance à faire bouger les gouvernements arabes, devant l'escalade de violence qui meurtrit le peuple libanais, et depuis bien longtemps, le peuple palestinien. Après plusieurs heures de discussions et d'échanges d'idées, les personnes réunies sont sorties avec une déclaration commune, signée par une centaine d'intellectuels, condamnant le massacre du peuple libanais par l'Etat hébreu. Les intellectuels algériens sollicitent dans cette motion de soutien les dirigeants arabes qui entretiennent encore des relations diplomatiques avec Israël de les interrompre immédiatement. Ils interpellent également les peuples arabes à rester vigilants face aux campagnes de propagande menées par la presse occidentale et qui remettent en cause la dignité et la légitimité du combat du Hezbollah au Liban. Dans son éminente intervention, l'ex-chef du gouvernement, Reda Malek, a insisté effectivement sur les leçons à retenir sur cette situation, notamment sur la timide réaction des pays arabes. «Il y a plusieurs interrogations qui s'imposent au vu de la situation catastrophique au liban. D'abord chercher les raisons de l'échec de toutes ou de la plupart des résistances populaires contre l'ennemi et l'impuissance des



Etats arabes devant les sionistes ?

Selon M. Reda Malek, il est à retenir «la marginalisation des peuples par leurs dirigeants (qui) est à l'origine de l'incapacité des uns et des autres à se défendre». Plus loin, l'orateur met l'accent sur le devoir de tout le monde arabe : «Celui de ne pas cautionner la politique de Bush, notamment sur la question de la

lutte contre le terrorisme». «Car, dit l'ex-chef du gouvernement, nous n'avons pas la même notion de terrorisme avec les Américains». «Ils considèrent toutes les résistances comme des organisations terroristes», dira-t-il. Pour sa part, la secrétaire générale du Parti des travailleurs (PT), Louisa Hanoune, ne va pas avec le dos de la cuillère pour

dénoncer le silence des partis politiques, dont le devoir aujourd'hui est de porter dans la rue le cri de détresse des Libanais et des Palestiniens et afficher au monde entier l'indignation des Algériens de la guerre dans le Moyen-Orient. «La voix du peuple, c'est celle de la rue, nous devons tous nous unir, politiques et syndicalistes, et sortir dans la rue», a-t-elle déclaré, en ajoutant que «sur ces questions, les convictions des Algériens ne divergent pas avec celles des dirigeants politiques». La secrétaire générale du PT est revenue également sur son projet de l'organisation, en Algérie, d'une conférence internationale de solidarité avec la femme palestinienne.

Le président de la République aurait donné son accord pour la tenue de cette conférence à laquelle adhèrent toutes les femmes arabes. Elle devrait avoir lieu à la mi-novembre prochain. Hôte de la conférence d'hier, l'ambassadeur de la Palestine à Alger, accompagné de celui de la République sahraouie, joignant la souffrance des Libanais et celle des Palestiniens, a sollicité les Arabes de faire preuve de beaucoup plus de courage et de résistance pour lutter contre la guerre de l'Occident qui veut exterminer l'Orient. «Nous sommes des résistants et non pas des terroristes, nous défendons nos territoires», a-t-il dit, en signalant que «le terrorisme est un produit américain, pour nous assassiner tous».

Rosa Mansouri

NOUVELLE

Tyr ma bien-aimée, Tyr mon holocauste

A la mémoire des enfants libanais assassinés dans les bombardements israéliens

Mon père ramassa un énième tract balancé d'un avion israélien, "il nous faut quitter notre maison et ne pas rester à Tyr. Leurs menaces ne sont pas une plaisanterie. Nous partions dans le Nord chez mon cousin", dit-il. Oum-Ali, ma mère, commença à emballer nos affaires. Peu de choses en vérité. Quelques vêtements, et une chemise cartonnée dans laquelle son mari rangeait les documents et papiers domestiques importants. Avant de sortir je regarde un long moment notre vieille maison de pierre.

On y rentre par un minuscule jardin planté d'un figuier. Ma maison, celle où je suis né, où j'ai grandi est modeste, mais très bien entretenue par ma mère. Mon père est marchand de légumes, et je n'ai jamais su quel âge il pouvait avoir. J'ai toujours vu ses cheveux blancs et son visage ridé. "Les marques de la vie", me disait-il souvent. Oum-Ali, ma mère, était une femme aux yeux verts très pâles, au nez aquilin. Mais son visage était fermé. Elle souriait rarement. Ses deux frères, avaient été tués en 1996 lors d'un bombardement à Qanaâ.

Sa seule famille était ma grand-mère maternelle qui vivait avec nous.

J'étais l'unique enfant de mes parents. J'aimais Tyr, la ville où je suis né, celle que nous appelons Sour. Mes parents étaient pauvres, mais je n'étais pas malheureux. Mon père ne faisait pas de politique. Il disait sans cesse : "Tout ce que nous voulons c'est la paix". Il me répétait souvent : "Ali, travaille bien en classe, étudies, car seul le savoir te permettra de t'éloigner du feu et de la guerre".

Le dimanche 23 juillet, je m'en souviens il était dix-sept heures. Mon père me fit monter le premier dans le camion où il y avait déjà beaucoup de monde, des femmes et des enfants surtout.

Ma grand-mère et ma mère me rejoignirent. Mon père se tint debout aux côtés d'autres hommes.

Combien étions-nous dans ce véhicule ? Impossible de le dire.

Nous nous connaissions tous et étions silencieux. Au fur et à mesure que nous nous éloignions de Tyr, je me disais que je reviendrai bientôt, que je la reverrai ma ville bien-aimée.

Combien de kilomètres avions-nous franchi lorsque retentit le bruit assourdissant des bombardements ? Six kilomètres ? Dix kilomètres ? Je sais seulement que nous roulions depuis très peu de temps. Le projectile s'abattit sur nous. Le camion s'immobilisa. Le chauffeur était grièvement blessé. Je cherchais mon père, ma mère, ma grand-mère.

La force des bombes les avait éjectés avec d'autres "voyageurs" hors du véhicule. Je courais vers ma mère. Elle était étendue au milieu de gravats. Elle était encore vivante. Un homme me hurla à l'oreille : "Ne la laisse pas mourir, le temps que nous allions chercher des secours".

Oum-Ali avait beaucoup de mal à me parler. Je lui pris son bras, je l'entourais de mes mains : "Maman, maman je t'en supplie, ne t'endors pas. Reste avec moi". Je pleurais, pleurais et je ne savais pas encore que mon père et ma grand-mère étaient morts.

"Je vais mourir Ali, sois courageux", me répondit-elle péniblement. C'est dans mes bras que maman est morte. Le projectile l'avait atteint à la tête. Maman n'ira jamais dans

le Nord. Mon père et ma grand-mère n'iront jamais chez le cousin du nord. Je n'irai jamais dans le Nord.

Je suis retourné à Tyr et n'ai rien retrouvé de ma maison, de mon jardin, du figuier. Je suis retourné à Tyr et me demande pour quelles raisons les bombes m'ont épargné puisque je n'ai plus personne et n'ai plus rien. Ils avaient dit : "Il faut partir." Nous sommes partis. Ils ont tout de même bombardé. Il paraît que nous n'aurions pas dû prendre un camion mais un véhicule léger. C'est de notre faute.

C'est toujours de notre faute. C'est certainement de ma faute, moi Ali, d'être né au Liban et à Tyr. Mais qu'ai-je à voir dans cette guerre à laquelle je ne comprends rien ? Dites-le moi vous qui avez fait de moi un orphelin.

Dites-le moi vous qui avez choisi le silence tandis que meurent les enfants et que survivent des orphelins.

Dites-le moi vous qui m'avez ôté mes parents. Mon père était un modeste marchand de légumes. Ma mère s'occupait de son foyer. C'était leur seule politique. Dites-le moi donc, car il me faut comprendre vos folies

meurtrières pour pouvoir survivre.

Survivre après quoi d'ailleurs ? La dévastation ? Le vide ? Pourquoi donc grands de ce monde refusez-vous de voir mes larmes ? Pourquoi n'entendez-vous pas les cris d'agonie des enfants de Qanaâ, Qâ, Tyr ? Pourquoi les abandonnez-vous ? Pourquoi les laissez-vous exterminer ? Ce n'est pas là une question ou des questions que je vous pose. **C'est un cri, un hurlement d'effroi, d'une douleur que rien ne parviendra plus à apaiser.** J'étais Ali un enfant de douze ans, j'étais un enfant heureux à Tyr. Tyr la libanaise ma ville bien-aimée. Tyr n'est plus que décombres et gravats.

Tyr enterre ses morts. Je ne suis plus un enfant. J'ai grandi. Je n'ai plus douze ans. Je suis seul, j'entends des cris épouvantables, j'aperçois dans un horrible brouillard de fumée les bombes israéliennes et le visage de Oum-Ali ensanglanté.

Ce sont désormais mes seuls souvenirs. Mais au fait, pourquoi vous ai-je raconté tout cela monarque, prési-

Par Leïla Aslaoui



dents, et princes arabes ? Ali l'enfant libanais n'est pas fils de roi. Vous avez vos richesses. Je n'avais que Tyr. Vous l'avez vu disparaître sous les bombes et n'avez rien dit. Honte à vous !

L. A.

NB : 1) Cette nouvelle n'est pas témoignage mais une histoire tirée bien évidemment d'un fait réel : la mort de toute la famille Shaïta (famille du jeune Ali) sous les bombardements israéliens, alors qu'elle tentait de fuir vers le nord du Liban.

2) Tyr est située au Sud-Liban "Sour" connue pour être un beau site culturel.